

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



JOURNAL HUMORISTIQUE

ABONNEMENT { UN AN, 50 Centins
SIX MOIS, 25 "

H. BERTHELOT, Redacteur

BUREAU : 1786 RUE STE-CATHERINE
Entre les Rues Sanguinet et Ste-Elizabeth

LES TROIS MOUSTIQUAIRES
POUR RIRE

(Sujet à la censure du Recorder)

CHAPITRE XI

D'ARTAGNAN RENCONTRE L'INCONNU.

Revenons maintenant à d'Artagnan. Il est installé avec ces frusques dans la maison de pension privée de Madame Beauchard, rue Sanguinet.

La chambre qu'il occupe est dans le grenier.

L'ameublement est des plus austères.

Une couchette de fer placée près du mur dont la tapisserie délabrée exhale une forte odeur de puaise, une table de toilette surmontée d'une cuvette et d'un pot-à-eau veuf de son anse, à côté de la cuvette une soucoupe contenant un fragment de savou jaune, un miroir au tain maladif accroché au mur près d'une lucarne; une verge et demie de catalogue est étendue près du lit sous lequel est caché discrètement un vase de nnit ébréché, une table et une chaise à fond de paille, tels sont les meubles de sa chambre à coucher.

Son installation terminée d'Artagnan sortit pour faire une promenade en attendant l'heure où il devait monter la garde devant le monument Nelson, service qui devait commencer tard dans la soirée.

En flânant il s'était rendu jusqu'à l'établissement de Madame Bonnacieux.

Comme il avait encore quelques sous dans sa poche il ne peut résister à la tentation d'entrer dans la petite buvette, histoire d'encourager le commerce de la bonne dame.

Cette après-midi-là. Madame Bonnacieux était en compagnie de sa nièce Cordolie.

Lorsque d'Artagnan fut entré dans le magasin il entendit des éclats de rire et des chuchotements dans la pièce du fond.

Une main potelée écarta la portière et la maîtresse de ceans fit son apparition.

—Bonjour, Monsieur d'Artagnan. Entrez dans le salon. J'ai une bonne nouvelle à vous apprendre. d'Artagnan, en voyant la jolie chanteuse de l'opéra, fut frappé par sa beauté. Il resta décontenancé.

Madame Bonnacieux présenta notre héros à sa nièce.

Celle-ci lui donna sa main mignonne emprisonnées dans un gant lavande.

D'Artagnan prit un siège près d'une table et offrit de mouiller la présentation par une traite à la compagnie. Il va sans dire qu'il accompagna



LE POIGNET COUPÉ OU LA QUESTION DES ECOLES

Aux dernières élections l'Hon. Angers avait dit à Vaudreuil : " Justice sera rendue aux catholiques, ou bien ce poignet que voici sera coupé."
ANGERS. — Je tiens ma parole. La cause des écoles est perdue. Voici ma main.
TARTE, boucher. — Vous l'avez voulu. Voilà.

son offre de madrigaux à l'adresse de ces dames.

—Madame Bonnacieux, dit-il, après avoir fait claquer sa langue et essuyé sa moustache naissante, vous disiez il y a un instant que vous aviez une bonne nouvelle à m'apprendre.

—Oui, Monsieur, c'est à propos d'une trouvaille. Auriez-vous par hasard perdu un papier à propos de la police?

—Que dites-vous là, madame? Auriez-vous trouvé ma lettre de recommandation à l'échevin Jeannotte, signée par le curé de Mascouche.

—Oui, cette lettre je l'ai aujourd'hui en ma possession. Je l'ai trouvée sur le plancher de mon magasin, le soir où vous êtes venu ici avec vos trois amis.

Madame Bonnacieux alla chercher le document dans sa chambre à coucher et le présenta à d'Artagnan.

—C'est ça, reprit ce dernier. C'est précisément la lettre que j'avais perdue. Qui a pu me la voler?

—Le voleur doit être cet individu à mine suspecte qui est entré dans mon magasin, le premier soir que vous êtes venu ici. Il a dû la laisser tomber sur le plancher.

—Cet homme je le cherche depuis mon arrivée à Montréal, j'ignore son nom. Je me suis lancé à sa poursuite après qu'il fut sorti de votre établissement. Je le rejoindrai et il faudra

qu'il m'explique comment il a trouvé cette lettre.

D'Artagnan, après avoir soigneusement placé le document dans une des poches de son gilet, s'informa de ses amis Atroce, Porthos et Aramis.

Madame Bonnacieux lui répondit :

—Leurs visites sont très rares par ce temps d'élection. Vous avez sans doute appris la nouvelle. L'échevin Jeannotte a resigné comme caudidat dans le quartier Ste-Marie.

—Vous ne dites pas ça !

—Oui, c'est bien vrai. Le comité de police doit avoir un fouveau président. On parle déjà de l'échevin Robert.

—C'est malheureux. Je perds mon protecteur à Montréal. Moi qui me fais sur lui pour avoir une place de constable.

Madame Bonnacieux entendit quelqu'un qui clanchait à la porte de son magasin. Elle se leva d'un bond et courut ouvrir.

La personne qui entraait était descendue de voiture.



La voiture était arrêtée devant le magasin.

Madame Bonnacieux passa en arrière de son comptoir et demanda au client ce qu'elle devait lui servir.

L'étranger se débarrassa d'un cache-nez qui masquait la moitié de sa figure.

Madame Bonnacieux le reconnut immédiatement et lui dit :

—Ce n'est pas la première fois que je vous vois. Vous êtes l'homme qui m'a apporté une lettre de mon mari, de l'Hôtel Vallée.

—Vous y êtes, Madame. Donnez-moi un cigare de cinq centins, un bon par exemple. Je vois que vous vendez des Blackstone, donnez-m'en un.

Lorsque l'inconnu eut enlevé le petit morceau de soie rouge plantée dans la pointe du cigare il l'alluma et tira cinq ou six touches avec un air de satisfaction.

S'accoudant sur le comptoir et roulant le cigar entre le pouce et l'index, il regarda fixement la maîtresse dans le blanc des yeux et lui demanda :

—N'auriez-vous pas trouvé dans votre magasin après ma visite de l'autre fois une lettre de recommandation signée par un curé en faveur d'un nommé d'Artagnan?

—Cette lettre vous appartenait-elle? Etes-vous M. d'Artagnan?

—Oui, Madame, d'Artagnan est mon nom.

Au même instant d'Artagnan fit irruption dans le magasin et se campa fièrement devant l'inconnu.

—Est-ce vous qui dites que vous vous appelez d'Artagnan?

—Oui, c'est moi, fit l'étranger—Qu'avez-vous à dire à ça, espèce d'andouille? C'est moi. Vous, vous êtes le *sunfish* que j'ai rencontré dans une des caves de la rue St-Paul.

—Je vais te montrer si je suis un *sunfish*.



Répète pas ça.

—Répète pas ça ou je vas te faire peter ma main sur la gueule.

—Tas jamais été chépy pour ça. Sors dehors et je vas régler ton affaire, traîneux de cour du recorder.

—A ta disposition, le jeune. Oh! suis moi.

(A suivre.)

BUREAU DU "CANARD"
No 1786 rue Ste Catherine,
Près de la rue Ste-Elizabeth.
Montréal, Février 1894.

AVIS IMPORTANT

AUX AGENTS

MESSIEURS,
Nous attirons spécialement votre attention sur un changement survenu dans l'administration du *Canard*. La circulation du journal s'étant développée considérablement depuis quelques semaines, M. Berthelot se trouvait dans l'impossibilité de rédiger le journal et de l'administrer en même temps. M. A. P. Pigeon est aujourd'hui le seul administrateur des affaires du *Canard*, à son bureau, No 1786 rue Ste-Catherine.

Nos agents de la campagne et des États-Unis devront, à l'avenir, solder leurs comptes le premier jour de chaque mois. Lorsque le montant de la facture sera au-dessous d'un dollar, des timbres de poste, canadiens ou américains, seront acceptés en paiement. Ces timbres devront être d'un centin, de deux centins ou de trois centins. Nous discontinuerons l'envoi du journal à tous les agents qui ne se conformeront pas à ces conditions.

Tout envoi d'argent devra être adressé 1786 rue Ste-Catherine.

A. P. PIGEON,
Administrateur.



LE CANARD
MONTREAL, 17 FEVRIER 1894

SOCIÉTÉ DES PEIGNES

DEUXIÈME SÉANCE

A sept heures précises, le président a pris le fauteuil et a rappelé à l'ordre un groupe de membres s'amusant à une partie de bluff dont les enjeux étaient des épingles, des cure-dents, des allumettes et des boutons de culotte.

M. Harpagon, en ouvrant la séance, fit une courte allocution à ses confrères.

Il dit que la société, à l'avenir, ne tiendrait plus ses réunions dans l'hôtel Jacques-Cartier. Le propriétaire se montrait trop exigeant. Il prétendait lui faire payer le coût du gaz consommé pendant chaque séance, parce qu'aucun membre de la société ne voulait faire des dépenses à la bar. Il avait pris sur lui de charger un sous-comité de trouver un local convenable pour les séances de la société. Ce sous-comité avait préparé un rapport suggérant que les assemblées auraient lieu dans un magasin de la rue Notre-Dame, loué comme salle de comité à un des candidats dans la dernière élection. Le magasin pouvait être mis à la disposition des membres. Le bail courait encore pour trois semaines.

Le rapport du sous-comité a été adopté à l'unanimité, avec un amendement disant que le magasin serait éclairé par une lampe à pétrole avec un brûleur No 3.

M. Rongeliard : Si monsieur le président veut me donner la parole...

Le Président : M. Rongeliard, je dois vous rappeler à l'ordre. Vous vous êtes servi d'une expression qui n'est pas parlementaire et contraire à l'esprit de notre

association. Vous avez dit "donner la parole." Ne savez-vous pas, monsieur, que dans la Société des Peignes on ne sert jamais du mot "donner." Un Peigne ne peut jamais donner. Vous auriez dû dire, me prêter, me vendre la parole. Alors vous auriez été dans l'ordre.

M. Rongeliard : Je vous demande mille pardons, monsieur le président. Je reprends et je dis : Si vous voulez bien me prêter la parole pour quelques instants, je souleverai une question de privilège. Il y a parmi nous un monsieur dont la conduite mérite une censure. Il se promène sur nos principales rues, notamment sur les rues St-Laurent, Craig et St-Jacques et lance des regards en coulisse à tous les jolis minois qu'il rencontre. Ce dandy me fait l'effet d'un homme capable de dépenser une vingtaine de centins avec les jeunes donzelles, en les traitant chez les confiseurs ou dans les débits d'huitres et de *pork and beans*. Je voudrais, s'il est possible, prévenir ce monsieur contre le danger qu'il court en agaçant ainsi les fillettes.

M. Serre la Poigne : Cette attaque est dirigée contre moi. Je proteste, monsieur le président, contre ce que veut insinuer M. Rongeliard. Il ne connaît pas ma tactique. Jamais je n'ai dépensé dix sous pour traiter mes amis du beau sexe. Je joue de l'œil, il est vrai, mais aussi tout se borne là. Mes amourettes se font à l'œil, ça ne va jamais plus loin que ça.

M. Rongeliard : J'accepte les raisons de M. Serre la Poigne.

Le Président : Procédons à l'ordre du jour. Rapports à présenter par les comités. M. Fesse Mathieu présente le rapport du comité de l'eau. Ce rapport suggère que la Société des Peignes devrait, sous le plus court délai, organiser un mouvement sérieux à l'effet de faire disparaître un abus criant dans le service de l'eau potable dans les hôtels de Montréal. Aujourd'hui si un pensionnaire, entre les repas, a besoin d'assouvir sa soif, il est obligé d'aller dans la buvette de l'hôtel. Impossible de trouver ailleurs un verre d'eau fraîche dans l'établissement. Les Peignes savent à quels dangers ils sont exposés dans les bars modernes. Autrefois, il y a environ trente ans, l'hôtelier tenait toujours sur le comptoir de son bureau d'administration, un gros pot argenté rempli d'eau glacée, à la disposition des pensionnaires et des visiteurs. Cet usage a disparu. Pourquoi ? C'est pour obliger le monde à se faire servir dans la bar. Une requête devrait être présentée à tous les hôteliers de Montréal, leur demandant de revenir à l'ancienne coutume. La lecture du rapport est terminée aux applaudissements de l'assemblée. Le rapport est adopté à l'unanimité.

Le Président : J'ai reçu, ce matin, une lettre du président du comité du monument Chénier, invitant les membres de la Société des Peignes à souscrire en faveur de l'entreprise patriotique. M. Baise la Piastre, le président du comité des finances, voudra bien éclairer l'assemblée sur cette question.

M. Baise la Piastre : La constitution de la Société des Peignes renferme une clause prohibant toute souscription pour des fins nationales ou politiques. Je propose que la lettre soit jetée au panier.

M. Grippe Sou : Je ne partage pas l'opinion de M. Baise la Piastre. Notre société sera en exécution dans le public si elle ne fournit pas son obole au fonds du monument Chénier.

M. Fesse Mathieu : C'est un sage conseil que nous a donné, pardonnez, la langue n'a fourché, que nous a suggéré le préopinant. Pour laisser notre constitution intacte je proposerai que la souscription soit personnelle et que le président des finances passe le chapeau.

M. Baise la Piastre : Je voterai contre cette motion.

La proposition de M. Fesse Mathieu est mise aux voix et adoptée sur une division de 20 pour et 3 contre.

M. Baise la Piastre, malgré son protêt, est obligé de se conformer à la résolution

de la majorité. Il se lève et passe le chapeau devant les membres.

Il présente ensuite la recette au président, qui constate qu'on a collecté six moules à bouton en tôle, trois petites médailles argentées, huit tags en ferblanc, pris sur des palettes de tabac, et une pièce de dix centins en plomb.

Le Président : Procédons à l'ordre du jour suivant. Interpellations.

M. Lalsine : Monsieur le président, j'ai été invité à assister à la présentation d'un bouquet. Inutile de vous dire que je n'ai pas souscrit un sou. Il y aura de la boisson en quantité. Je vous pose la question : Un peigne peut-il se mettre en brosse ?

Le Président : Oui, seulement à condition qu'il ne desserre pas les cordons de sa bourse.

M. Baise la Piastre : Je demanderai à monsieur le président de convoquer d'urgence le comité des logements. Après la manière dont nous avons été traités par le propriétaire de l'hôtel Jacques-Cartier j'ai résolu de ne plus y pensionner. Je suis allé chez Riendeau et ce gros picoté-là a eu l'effronterie de refuser de me prendre. Le Richelieu est trop "chérant" pour nous. Il nous faut tous décaniller d'ici. Où aller ? *That is the question.*

Le Président : Je convoque le comité des logements pour samedi matin.

Au moment où le débat allait s'engager sur l'ordre du jour suivant : Discussion — Sujet : "Le gouvernement de Québec doit-il recevoir l'appui des Peignes," un employé de l'hôtel demande au président de clore la séance, par ordre du propriétaire.

L'ajournement est voté au milieu des murmures et des protestations de tous les Peignes.

Fumez le BLACKSTONE
le meilleur Cigare à 5c.

VIE CRUELLE

Le couple heureux venait de faire bénir ses nœuds ; il avait déjeuné et survécu aux embrassements et aux félicitations des parents et des amis. Les nouveaux époux sont dans une voiture couverte, dont les deux chevaux sont lancés à fond de train dans la direction de la gare Bonaventure. L'époux semblait sortir d'un rêve. Il commençait à croire que l'objet de son amour était à ses côtés et qu'il était à lui tout seul.

Il eut soudain une réminiscence de ce qui s'était passé le matin. Il était réellement marié. Il comprit la somme immense de responsabilité qu'il avait assumée. Cette pensée le fit pâlir et son âme fut envahie par un sentiment de vague terreur.

Se penchant vers sa compagne :

— Chère bien-aimée, dit-il d'un ton mielleux, l'unique pensée de ma vie, à l'avenir, sera de.....

Elle interrompit sa phrase brusquement.

— Maintenant, dit-elle, ne t'assieds plus sur les basques de ton habit, tu vois les chiffonner, et pour l'amour du ciel ne t'appuis point le coude dans cette poussière. Il se passera bien des années avant que tu puisses acheter un nouveau frac comme celui-là, ainsi tu feras bien d'en avoir soin autant que possible. Lors ue nous serons rendus dans la gare je te conseille d'acheter une couple de sandwiches au jambon, pour le cas où nous aurions faim dans le train, et deux œufs bouillis dur, apporte aussi un peu de poivre et un peu de sel. Lorsque nous serons rendus à St-Jean ne permet pas à l'hôtelier de te donner la chambre des nouveaux mariés qui coûte \$4 par jour. C'est folie de ta part d'avoir retenu des chambres par télégraphe. Il a toujours assez de chambres dans les grands hôtels. Une chambre à \$2 par jour est tout ce qu'il nous faut. Si tu as de l'argent à gaspiller tu ferais bien de me le donner, je le mettrai à l'épargne pour toi. Je crains, maintenant, que nous manquions le train. Si nous arrivons trop tard nous retournerons à la maison (en petits chars, comprends-tu ?) et nous attendrons le train de neuf heures.

Alors nous pourrions nous préparer un lunch portatif à la maison et cela nous dispenserait d'acheter des sandwiches. Tiens, nous arrivons à la gare. Mon chapeau est-il bien posé ? Es-tu sûr que tu as les tickets dans ta poche ?

A l'hôpital de St-Jean, le médecin interne prit un air grave, il hochait la tête et s'éloigna du lit du nouveau marié sans connaissance, il dit à la sœur infirmière : "J'ai très peu d'espoir de le sauver. Il a épousé une veuve."

UN DRAME HORRIBLE

Nous ne résistons pas au plaisir de donner, d'après un journal anglais, le "fait-divers" suivant qui montre où peut mener la folie du reportage :

"Hier nous avons été témoin d'un drame affreux, fait pour glacer le sang dans les veines. Au coin de la rue St-Laurent et de la rue Craig, un cocher, accourant à une allure des plus rapides, s'est précipité sur une nourrice chargée habituellement de promener deux petits enfants. Une catastrophe irréparable se serait produite à ce moment si, par bonheur, la nourrice n'avait eu l'heureuse inspiration de laisser, ce jour-là, les enfants à la maison. D'ailleurs, elle-même avait pu se réfugier chez un boutiquier voisin, deux minutes avant l'arrivée de la voiture. Enfin, il s'est trouvé qu'à cette même minute, le cocher, se rappelant un papier oublié chez lui, venait de tourner bride et s'éloignait dans une direction opposée.

"Sans cet heureux concours de circonstances miraculeuses, un pauvre père, une tendre mère, des frères, des sœurs, seraient aujourd'hui plongés dans le plus profond désespoir."

Echevins heureux.—Lorsque le décompte sera fini les amis des échevins heureux se proposent de leur présenter des cannes d'ébène à pommeau d'or. Ces cannes, d'un grand luxe, seront achetées chez A. Nathan, 71 rue St-Laurent. Les important lui-même, il peut les vendre au prix du gros.

PENSÉES

Les hommes de génie sont souvent lourds et inertes en société, comme un brillant météore qui, tombé à terre, se trouve n'être qu'une pierre sans éclat.

De même qu'un saint ne peut être canonisé avant que l'avocat du diable n'ait exposé toutes ses mauvaises actions et montre pourquoi il ne devrait pas être proclamé saint, ainsi nul poète ne peut prendre rang parmi les dieux, que les critiques n'aient dit tout ce qu'il est possible de dire contre lui.

Beaucoup de lecteurs jugent du mérite d'un livre, par le choc qu'en ont reçu leurs sentiments, comme certains tribus sauvages appréciaient la force d'un fusil d'après son recul : celui-là passe pour le meilleur qui jette par terre son acheteur.

Dans la grande armée des lettres, les critiques sont des sentinelles, placées au coin des journaux et des revues, pour crier : *Qui Vive ?* à tout nouvel auteur.

- Regarde-moi donc passer ce gros gras.
- Tu ne connais pas Baptiste. Ça ne se mouche pas avec des quartiers de terrine. C'est un homme qui a soin de son ventre. Ça mange une butte.
- En effet, il a l'air d'être bien nourri.
- Pas surprenant, il mange chez Jos. Poitras, au petit Windsor, au coin de la rue St-Jacques et de la Côte St-Lambert. La cuisine fait venir l'eau à la bouche. On peut y manger à toute heure du jour et de la nuit. Menu varié, prix très modérés.

PARC SOHMER

Toujours un changement de programme pour les représentations du dimanche au Parc Sohmer. Dimanche dernier il y avait foule et dimanche prochain il y aura encore foule. Les tours de force des nouveaux gymnastes tiennent du prodige. La partie vocale du concert sera variée et des plus attrayantes. Il n'y a jamais de vieilles rengaines dans le programme du Parc Sohmer. Le pavillon est toujours chauffé à la température de l'été.

FONTENELLE

Fontenelle était, paraît-il, un amateur passionné d'asperges. Son ami intime, le cardinal Dubois, n'en était pas moins friand, mais il ne les aimait qu'à la sauce, tandis que Fontenelle les mangeait à l'huile et au vinaigre.

Tous deux furent, un jour, invités à dîner chez Mme de Tencin, et, comme elle connaissait la différence de goût de ses deux hôtes, elle donna ordre à son cuisinier de préparer une moitié des asperges au vinaigre et l'autre à la sauce.

Au moment de se mettre à table, on n'attendait plus que l'arrivée du cardinal Dubois; mais, au lieu du cardinal, un messager apporta la nouvelle de sa mort subite.

Fontenelle s'écria: "Mort!... Mais cela est-il bien vrai?..."

Le messager répondit: "Malheureusement, cette nouvelle n'est que trop vraie."

Aussitôt Fontenelle fait un bond à la cuisine et crie de tous ses poumons: "Jean, toutes les asperges à l'huile et au vinaigre!"

Ce fut toute son oraison funèbre: non un cri du cœur, mais un cri du ventre.

LES INJURES GRATUITES

Gratuites est le mot, car vous allez voir qu'il n'en coûte absolument rien pour insulter son prochain, on certain pays d'Europe d'ailleurs parfaitement civilisés, autant, bien entendu, que la civilisation peut être parfaite, en ce bas monde.

Dans ce pays, un tribunal, deux tribunaux même viennent de décider, pro-quo coup sur coup, qu'un nom d'animal, jeté avec mépris par un homme à la face d'un autre homme, ne constituait nullement une offense, et n'entraînait, par conséquent, aucune pénalité ni aucune réparation.

La Société protectrice des animaux doit être heureuse de cette déclaration solennelle. Mais les plus satisfaits seront encore les gens mal embouchés qui aiment à donner à leurs contemporains de gentils petits noms d'oiseau, commençant, par exemple, comme coco et finissant comme manchon.

Où donc, que j'y cours? va se dire plus d'un individu en songeant à ce pays de cœgne de l'invective où l'on peut comparer aimablement son semblable à l'arche de Noé tout entière (ou, du moins, à son contenu) sans s'exposer aux rigueurs de la correctionnelle? En Suisse, si la nouvelle publiée n'est pas un canard, et si les vingt-deux cantons ne sont pas devenus les vingt-deux canétons.

En Suisse. C'est évidemment dans les environs du pays de Vaud que devait se passer pareille aventure. Grâce à cette nouvelle jurisprudence, les vallons de l'Helvétie vont en entendre de belles. Que de gros mots sur des ariettes! De l'opéra-comique naturaliste, quoi! Enfoncé le classique ranz des vaches, toutes les bêtes entreront en danse.

D'ailleurs, nous ne voyons pas pourquoi la Suisse aurait seule le monopole de l'immunité et de l'impunité de l'injure. Vérité en deçà ne doit pas être erreur au delà, quoi qu'en ait écrit Pascal; nous sommes tous égaux, que diable! et, partout, désormais, en tête des droits de l'homme doit être inscrit le droit à l'animal. Je veux dire le droit à traiter n'importe qui d'animal.

Notez, je vous prie, que ce droit ne fera que consacrer le fait acquis. Il y a belle lurette qu'en France, par exemple, on traite couramment les patrons de singes et les femmes désagréables de guenons. Les gens avarés continueront à s'entendre qualifier rats ou chiens.

Les personnes du sexe, un peu plates, persisteront à être assimilées aux soles et aux limandes; celles un peu gro-ses s'attireront toujours l'aimable épithète de baleines. Les vicieuses et les méchantes passeront, comme avant, pour des serpents ou des vipères, et les innocents pour des dindes, à moins que ce ne soit pour des oies, ne comprenant absolument rien aux poulets qui leur sont adressés par de jeunes coqs.

Gavroche, s'adressant à l'une de ces demoiselles du trottoir, ne se privera pas de l'appeler: grenouille, et on lui répondra immédiatement, sur le même ton: crapaud. Et le tribunal, si tous ces gens-là se plaignaient, aurait parfaitement raison de les envoyer... à l'ours.

HENRI SECOND.

Fumez le BLACKSTONE le meilleur Cigare à 3c.

JOE. J'ai appris que ta femme est au lit. et souffre d'une maladie sérieuse. Est-elle dang reuse?

BAPTISTE. Elle est malade, mais elle n'est pas aussi dangereuse que lorsqu'elle est en bonne santé.



MAISONNEUVE EMBARRASSÉ

MAISONNEUVE. Cher maître, aie donc pitié de moi. Permetts-moi de monter sur mon piédestal sur la place d'Armes.

HEBERT. Non, mon ami, tu n'y monteras pas avant que je sois payé des \$11,000 qui me sont dûs.

MAISONNEUVE. On va me sortir de mon logis. Le Musée Lasalle est en liquidation et on va le fermer. Je me trouverai sur la rue.

HEBERT. Adresse-toi à ton comité.

MAISONNEUVE. Mon comité, il n'est pas traître pour recueillir des souscriptions. Je vais donc devenir un tramp! C'est si bête d'avoir affaire à des Peignes.

UNE FEMME DÉCIDÉE

Celle qui m'a laissé la plus vive impression, dit le juge Nott, c'est une petite Mexicaine décidée, diablement décidée, dont le mari avait été tué à coups de couteau par un grand coquin du Kentucky qui sortait d'un bar-room, gorgé de whiskey. Pas de rixe, simple fantaisie d'ivrogne.

Nous jugions l'affaire. J'étais étalé sur mon fauteuil, trempé de sueur, à cette même place, les pieds à hauteur des yeux; j'avais ôté ma redingote et, en mâchonnant un de ces infatigables rouleaux de feuilles de choux que les gens de San-Francisco trouvaient bien bons pour nous, dans ce temps-là, j'essayais de rester éveillé. Les avocats sculptaient leur pupitre avec leur canif, ils avaient ôté leurs redingotes et fumaient comme moi, les témoins comme les avocats, l'accusé comme les témoins.

Pas un souffle d'air! un silence de mort dans les rues chauffées à blanc par un soleil cruel, les témoins incroyablement stupides! Ah! je vous réponds que personne, sauf la petite Mexicaine, une brune souple aux yeux de braise, la bouche rouge comme un piment, qui s'agitait, s'élevait, tremblait d'angoisse. Vous connaissez ces femmes, l'emportement de leur tendresse, la frénésie de leurs vengances! Celle-ci avait adoré son mari, et elle poursuivait le Kentuckien avec une ardeur! avec la rage de son bonheur frustré... Elle dardait sur le bandit des regards flamboyants d'une haine si féroce que, par instants, les éclairs de ses yeux m'inquiétaient moi-même et troublaient mon *farniente*.

Il faut vous dire que, dans ce temps-là, une affaire d'assassinat présentait aussi peu d'intérêt qu'une séance du Congrès, attendu que les jurés, par principe, déclaraient tout accusé "non coupable", à charge de revanche; certes, les preuves étaient accablantes, l'accusé niait à peine pour la forme, et se curait les dents d'un air de suprême indifférence avec le Bowie knife qui ne le quittait jamais (le mari de la petite Mexicaine l'avait appris à ses dépens). Mais quoi, nous ne pouvions pas cependant prononcer une condamnation qui aurait été très défavorablement appréciée dans le voisinage, et nous aurait brouillés avec tous les gentlemen des environs, n'est-ce pas?

La petite Mexicaine, pourtant, se cramponnait à l'idée qu'on lui pendrait son Kentuckien, et il fallait la voir braquer sur lui ses regards de feu, puis tourner vers moi des yeux suppliants, puis interroger pendant cinq minutes le visage des jurés, puis cacher un instant sa tête dans ses mains, comme désespérée, pour la relever bien vite avec plus d'ardeur, plus d'acharnement que j'avais.

Et quand les jurés eurent prononcé leur verdict "non coupable", quand—la tête cou-

verte selon l'usage—j'eus dit à l'accusé qu'il était libre de s'en aller, voilà cette petite femme qui se dresse, qui semble grandir, grandir, devenir aussi formidable qu'un vaisseau de soixante-quatorze canons.

"Juge, fit-elle, vous ai-je bien compris? Avez-vous bien dit que cet homme est "non coupable", lui qui, sans motif, m'a tué mon mari sous mes yeux, sous les yeux de mes babies? Avez-vous bien dit que la Loi, que la Justice ne pouvait plus rien contre lui?"

—J'ai dit tout cela, répondis-je.

Bon! que pensez-vous qu'elle fit alors? Elle se retourne comme un chat sauvage vers le Kentuckien qui ricanaît, sort un revolver de sa poche et casse la figure du gueux en plein tribunal!

"Diable, dis-je au juge, elle était décidée, cette petite femme-là!"

—Oui, elle était décidée, fit Nott, avec l'accent de la plus sincère admiration. Pour mille dollars, je n'aurais pas voulu manquer un pareil spectacle. J'ajournai la cour sur-le-champ; chacun remit sa redingote et s'en alla. Avant de partir, nous fîmes une collecte pour elle et pour ses lionceaux, puis on les renvoya chez leurs amis, de l'autre côté de la montagne.

Oui, elle était décidée, cette petite femme, là!

MARK TWAIN.

Mlle de la Seiglière

Beaucoup de personnes connaissent la célèbre comédie intitulée: "Mlle de la Seiglière," et jouée récemment par MM. Coquelin et Mme Jeanne Harding, mais peu ont lu l'admirable roman de Jules Sandeau, d'où cette comédie a été tirée.

Pour adapter ce superbe roman à la scène, il a fallu supprimer des détails charmants, écarter des incidents émpoignants, laisser de côté des personnages pleins d'intérêt. Tout cela se retrouve dans le volume que "La Bibliothèque Française" offre à ses lecteurs pour le mois de février, et qu'on peut se procurer franco, par la poste, en envoyant 15 cts, en timbres, aux éditeurs, No 25 rue Saint-Gabriel, Montréal.

HOTEL RIENDEAU

La maison par excellence pour les touristes. Balcons et terrasse. Vastes salons, chambres richement meublées. Service de première classe.

En face de l'Hôtel-de-Ville et du Palais de Justice.

A quelques pas des bateaux et des gares de chemins de fer.

58 et 60 Place Jacques-Cartier

Jos. Riendeau, Propriétaire.

OPERA FRANCAIS

JEUDI—LA FILLE DU RÉGIMENT.—Le Ballet Val-purgie.

VENREDI—LA FILLE DU TAMBOUR MAJOR.—Mme Blonville.

SAMEDI Matinée—LA FILLE DU RÉGIMENT.—

SAMEDI Soir—LE PETIT DUC.—Mme Blonville. Bénédict de Mlle Loys.

Plan de Location—Au bureau de l'Opéra Français et chez M. Hardy, rue Notre-Dame.



Sous le régime Mercier, les ministres provinciaux qui faisaient des excursions en Europe poussaient jusqu'à Rome seulement. On est plus ambitieux sous le régime Taillon, on va jusqu'en terre sainte. L'Hon. Nantel, part la semaine prochaine pour Jérusalem. Le Canard s'imagine le voir se promenant à dos d'âne ou de chameau, buvant dans le torrent du Cédron. *De torrente in vivâ bibet, et propterea exallabit caput.*

Après avoir bu de l'eau du torrent il redressera la tête devant les castors. Bon voyage, monsieur le ministre.



La cause de Sauvage contre Tardivel a été plaidée cette semaine en cour supérieure devant le juge Tait. Le demandeur réclame des dommages, de la *Vérité* parce que cette feuille l'a profondément blessé dans sa sensibilité en l'accusant d'être méthodiste.

Une cause de ce genre avait dû être entendue devant le juge Pagnouls, le Canard aurait pu prédire alors quel serait le jugement. Mais devant Tait c'est problématique—c'est une affaire de *luck*. C'est *Tête ou Rêche*.



Entendu dans une école du faubourg Québec.

Le professeur. Oui. Les gens des antipodes se couchent vers l'heure où nous nous levons par ici. Maintenant, pouvez-vous m'expliquer comment cela se fait?

Ti-Baptiste. (Dont le père est policeman). C'est parce qu'ils sont en devoir la nuit.



ELLE. Mon cavalier est un charmant garçon. Il est si bon pour moi. Il m'envoie des fleurs tous les jours.

LUI. Oui. Il réside chez son oncle.

ELLE. Qu'est-ce que cela fait à la chose?

LUI. Son oncle est entrepreneur de pompes funèbres.



LA FEMME. Ce n'est pas la véritable eau minérale.

LE MARI. Comment sais-tu ça?

LA FEMME. Le goût n'est pas assez mauvais.

A l'instar des grands journaux de Montréal, le CANARD demande un homme pour assermenter sa circulation. La place sera donnée à l'individu qui pourra jurer le plus fort. un policeman aura la préférence.

HISTOIRES DE REVENANTS

On se rappelle que lady Caithness, duchesse de Pomar, après avoir commandé une statue en marbre, de Marie Stuart, au sculpteur Ringhel, a offert cette statue à la ville de Paris, à la condition qu'elle serait érigée sur une place ou sur la voie publique.

Nous avons vu la statue au Salon dernier, et son allure élégante et un peu tourmentée ne laissait pas de faire honneur à l'artiste.

Mais la commission municipale, consulté sur l'opportunité de cette statue, commença par faire la grimace.

—Une reine ! Peuh ! Ça n'est guère démocratique. Il est vrai qu'elle a été décapitée ; mais ce n'est pas une raison. Louis XVI aussi a été décapité, et, certes, nous ne permettrions pas qu'on lui élevât une statue.

Bref, on offrit à la duchesse de Pomar de placer sa statue dans un musée. On ne pouvait pas la loger en plein air. Il ne restait plus assez de places pour les grands hommes de la Révolution.

—C'est bien, a répondu lady Caithness, je retire mon offre. Je donnerai la statue de ma Reine à Edimbourg, qui saura lui rendre honneur.

“Ma Reine”, a dit la duchesse de Pomar.

Voilà où commence le mystère.

Lady Caithness, est née sur les bords du Gange, ou peu s'en faut, et lorsque lord Caithness, épris de sa beauté, en fit une des plus jolies princesses d'Écosse, il la fit, historiquement parlant, sujette de Marie Stuart. Mais elle a une autre raison de dire : “Ma Reine”.

Lorsque, après son mariage, elle vint habiter un vieux château qui avait appartenu à Marie Stuart, et qui est maintenant sa propriété, elle eut y voir l'apparition de la reine infortunée passer sur les tombes des Caithness, rangées dans la chapelle.

“Puis, un soir—c'est elle qui parle—je rentrais d'une soirée, et comme je venais d'éteindre la lampe, prête à m'endormir, je m'entends appeler par une voix très douce, qui augmentait de force vers la fin, et qui me disait : “Marie ! Marie ! lève-toi, je t'en conjure !”

“Je croyais rêver, mais je vis clairement, au pied de mon lit, Marie Stuart qui me montrait la porte de la chambre où dormait mon mari.”

“Je me levai et obéis machinalement : quel ne fut pas mon étonnement en voyant brûler les rideaux du lit de mon mari. Il avait oublié d'éteindre la bougie, et, un instant de plus, il mourait brûlé et asphyxié”.

Tel est le point de départ de la reconnaissance, on pourrait dire de la piété de lady Caithness, pour celle qui fut reine de France et reine d'Écosse.

Marie Stuart, paraît-il, ne s'en tint pas à cette première conversation, aussi courte qu'animée. Elle revint, et son amie terrestre a fidèlement consigné, dans ses livres et dans sa revue ; ses confidences et ses instructions.

Sa revue ? Un joli nom : *L'Aurore*.

L'Aurore de quoi ? L'Aurore d'une rénovation sociale et religieuse, dont la revue est le précurseur prêchant dans le désert, et dont le Messie... ne s'est pas encore fait connaître.

Dans ses confidences, l'ombre de

Marie Stuart affirme que ce Messie sera une femme.

« Serait-ce la duchesse elle-même... ? »

Un jour, dans un dîner, la duchesse de Pomar parla si éloquemment de “sa Reine”, qu'un écrivain célèbre, très enthousiaste aussi de Marie Stuart, resta bouche bée devant ces révélations inattendues.

Vers dix heures, en se retirant, il s'approcha de la duchesse et lui demanda, avec un sourire, de vouloir bien présenter au plus tôt ses hommages respectueux à la gracieuse souveraine.

—Volontiers ; mais pas avant lundi, car je ne la verrai pas avant cette date. Inutile d'insister.

L'homme de lettres n'insista nullement, et se retira en fredonnant la romance célèbre :

Adieu, plaisant pays de France...

Cependant lady Caithness collectionne avec soin les souvenirs de Marie Stuart.

La Reine a sa chambre dans l'hôtel de l'avenue de Wagram, une chambre dont le plafond de l'alcôve, éclairée par des lampes mystérieuses, se détache le portrait de Marie Stuart, peint par un maître.

Dans une vitrine en bois de rose se trouvent religieusement conservés l'étrier qui soutenait le pied mignon de la Reine, ses mitaines et le parchemin où est inscrit son arrêt de mort.

C'est dans cette chambre, nous allions dire “cette chapelle”, que la Reine apparaît à sa fidèle amie, et cause avec elle, à minuit sonnant, l'heure du mystère.

Parfois la duchesse de Pomar admet quelques intimes à cette visite nocturne : ceux-ci ne voient rien, rien, si ce n'est la duchesse comme en extase devant un fantôme qu'elle est seule à voir.

Et elle pousse le culte de Marie Stuart jusqu'à se voir comme une sorte d'émanation ou de réincarnation de cette Reine. Elle porte des costumes qui sont presque la copie des siens, et ces modes lui vont, d'ailleurs, à merveille. La ressemblance est réelle.

Mais Marie Stuart n'est pas la seule qui apparaisse à lady Caithness. Il y a encore Jeanne d'Arc, qui ne dédaigne pas de descendre, en corps astral, dans le palais d'une Anglaise, et c'est le grand salon des fêtes qu'affectionne tout particulièrement l'humble bergère de Domremy.

Elle aussi annonce à la voyante que la France sera sauvée, encore une fois, par une femme, ce qui n'est point pour nous déplaire, car il n'y a que la femme qui puisse nous brouiller tous ou nous mettre tous d'accord.

Ne croyez pas que lady Caithness, duchesse de Pomar, soit la seule personne qui ait des rapports avec des invisibles. William Crookes, le célèbre savant, a eu de fréquents entretiens, dans son laboratoire, avec un être de l'autre delà, Katie King, qui s'est laissé peser, photographier, et a laissé en souvenir une mèche de ses bionds cheveux.

A Vienne, la baronne Adelina de Vay a aussi un esprit familier qui s'appelle Auguste, nom cher aux Césars et aux garçons coiffeurs. Celui-là fait la description de l'autre monde.

Un spirite canadien, M. Henry Lacroix, prétend avoir pour épouse mys-

TRAITEMENT DES BRONCHITES ET DE LA CONSOMPTION



Tous les jours nous entendons rapporter des faits assez surprenants se rapportant au progrès que fait la science médicale. Les études et les travaux de célèbres médecins établissent par de sérieuses expériences les effets de certains médicaments dans les différentes maladies qui affectent notre pauvre humanité. De toutes les maladies que les médecins traitent, la bronchite et la consommation sont certainement celles qui se renouvellent le plus souvent. En conséquence, la profession médicale s'est appliquée à trouver un remède qui pourrait guérir ces terribles affections. Les plus célèbres médecins Français ont reconnu que la créosote du goudron de hêtre est le plus puissant remède à employer dans les maladies des voies respiratoires et pulmonaires.

LE VIN A LA CREOSOTE DE HETRE du Dr Ed. MORIN

à base de vin vieux de Malaga et de créosote de goudron de hêtre pure, combiné avec des médicaments adoucissants et toniques, est le remède par excellence pour faire disparaître les toux violentes, donner l'appétit et rendre promptement les forces aux malades.

Ce vin médicamenteux peut-être également administré aux enfants et aux adultes. Les personnes les plus affaiblies, les plus dégoûtées le prennent facilement et s'en trouvent toujours bien.

Tous les marchands de remèdes vendent le VIN A LA CREOSOTE DE HETRE du Dr Ed. MORIN.

PRÉPARÉ ET VENDU EN GROS PAR

Dr Ed. MORIN & Cie, PHARMACIENS - Quebec

tique le fantôme de la belle Mme de Girardin, ce qui prouve qu'elle a perdu l'esprit en mourant.

Écoutez, il y a un vieux proverbe qui dit :

“Prends garde ; en jouant au fantôme, on le devient.”

CURIOSITES LITURGIQUES

Savez-vous quel est l'auteur du *Dies ira*, l'hymne ou prose qui caractérise l'office des Morts ?

Une étrange, mais curieuse légende—d'ailleurs, croyons-nous, acceptée par l'Eglise—est attachée à la composition de ce célèbre chant religieux, aussi remarquable comme force et grandeur poétique du texte que comme inspiration musicale.

Un criminel—on n'a conservé ni son nom, ni la date de l'événement—était conduit au supplice, accompagné d'une immense multitude, assisté d'un prêtre et de quelques religieux qui psalmodiaient les prières des agonisants. Après quelques pas, il entonna lui-même, d'une voix solennelle, cette hymne qu'il avait composée dans son cachot.

Le chant et les paroles de cette composition funèbre, tout le monde alors comprenant le latin, causèrent une profonde émotion et une sorte de terreur religieuse dans l'âme du peuple, du prêtre, des moines et du bourreau lui-même. Le cortège s'arrêta pour entendre mieux l'homme chanter. Les larmes coulèrent quand le patient en vint aux derniers passages :

Oro supplex et acolinis,
Cor contritum quasi cinis,
Gere curam mei finis.

(Suppliant et prosterné, le cœur broyé comme de la cendre, je vous en conjure, ne m'abandonnez point à mon heure dernière.)

On sursit à l'exécution de ce malheureux, et il lui fut demandé copie de son hymne.

On le ramena donc dans son cachot, où l'on trouva l'hymne écrite, paroles et musique, sur la muraille.

En échange de son chef-d'œuvre, il reçut sa grâce. Beaucoup d'autres criminels, depuis, l'ont obtenue sans l'avoir si bien méritée.

Jacques Labébe faisait le métier de pleureur aux enterrements et le faisait très bien d'habitude. Un jour son compagnon Pierre va le trouver et lui dit :

—Jacques, il faut venir pleurer ce soir, à l'enterrement de M. N...

—Je ne puis pas.

—Pourquoi ?

—Je ne puis pas pleurer aujourd'hui, ma femme est morte ce matin.

RIEN COMME LA CONTRADICTION

Au théâtre : Eugénie (à une une dame portant un chapeau à large bord).—Seriez-vous assez bonne d'enlever votre chapeau, madame ; nous ne pouvons rien voir.

La dame.—Surement, non !

Plusieurs voix.—Otez votre chapeau !

Un jeune homme.—C'est honteux de maltraiter une femme ainsi ; vous voyez bien qu'elle est chauve.

Enlèvement instantané du chapeau.

MOYEN CONCILIANTE

Première vieille dame.—Conducteur, veuillez s'il vous plaît ouvrir ces fenêtres. J'étouffe.

Seconde vieille dame.—Ne faites pas cela, conducteur, les courants d'air me font mourir.

Conducteur.—Réellement, mesdames, je ne sais pas comment faire ; pouvez-vous m'indiquer un moyen ?

Un monsieur.—En voici un : Ouvrez d'abord toutes ces fenêtres, il y en aura une qui mourra. Vous les refermerez toutes ensuite, et l'autre mourra à son tour.

On vient de retrouver, dans un vieux château, l'épée de Bayard.

Si vous demandez à quoi on peut reconnaître exactement que cette épée est bien celle du chevalier sans peur, on vous répondra que personne n'en sait rien.

Celui qui l'a trouvée n'en sait probablement pas davantage. C'est affaire d'inspiration. En voyant cette vieille épée il s'est dit, sans doute, tout naturellement :

—Ça, ça ne peut avoir appartenu qu'à Bayard.

L'instinct suffit.

* *

On cite un vieil antiquaire qui ne pouvait trouver un bouton de culotte, sans proclamer qu'il avait appartenu à Charlemagne.

Lorsqu'on lui demande à quoi il le reconnaissait, il répondait imperturbablement :

—Je le sens, ça suffit !

Si on lui faisait remarquer alors qu'il était presque neuf, il répliquait en extase :

—Comme il est bien conservé !

A. Valiquette Alf. A. Valiquette

AU BON MARCHÉ !

MAISON

VALIQUETTE & VALIQUETTE

Importateurs de

Nouveautés, Tapis et Prelarts

La maison de confiance pour les prix honnêtes.

1883-1885 Notre-Dame

Tel. Bell 1795

MONTREAL

REBUS

Le **W** **t'**



EXPLICATION DU DERNIER REBUS

Mal passé, mal oublié.